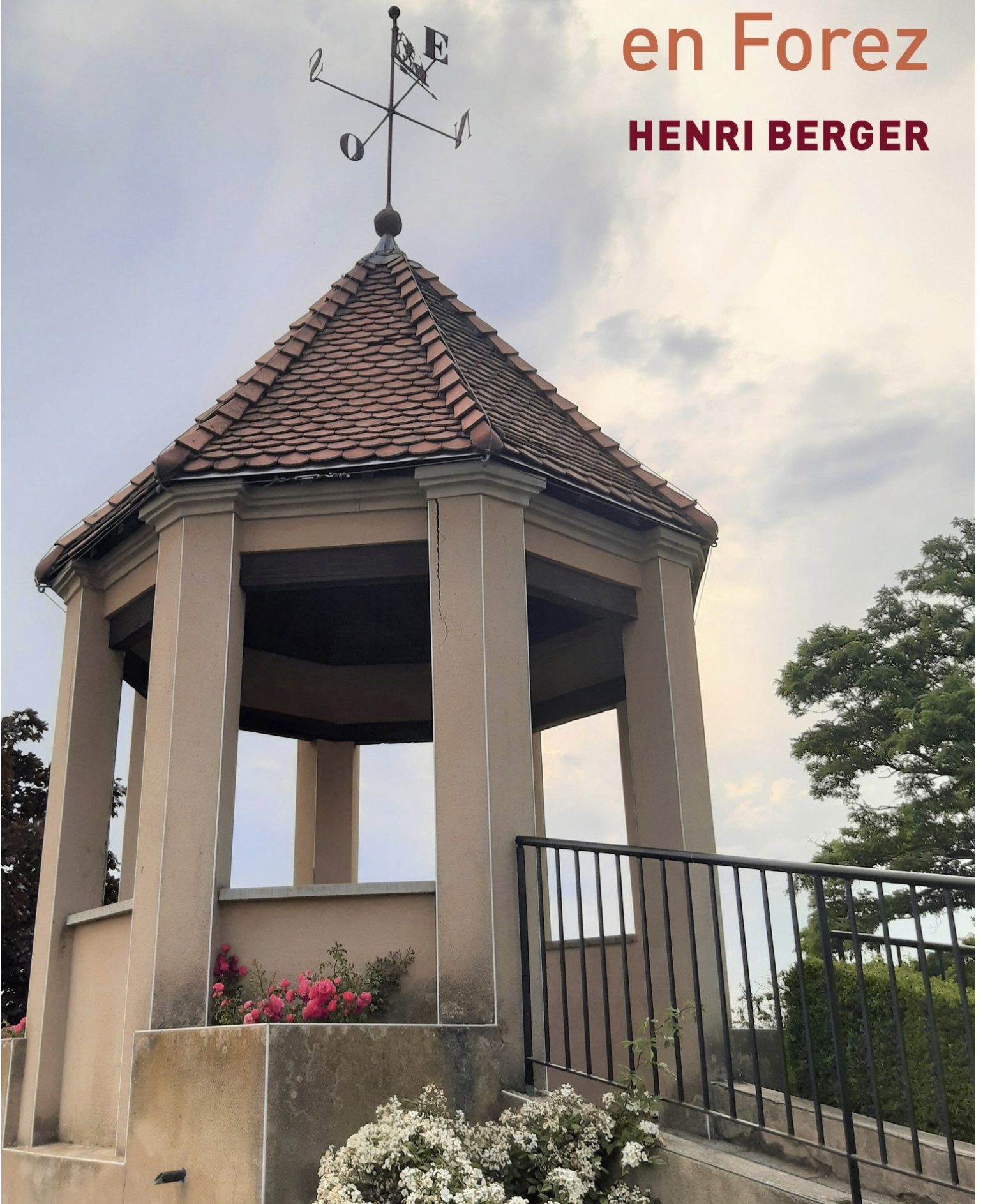


# Un belvédère en Forez

**HENRI BERGER**



Henri Berger

Un belvédère en Forez

© Henri Berger, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9288-3

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La véritable vie est celle que nous avons rêvée dans l'enfance  
Et que nous continuons à rêver, adultes, sur fond de brume.

Fernando Pessoa

*Dactylographie* Alvaro de Campos

Quelle est la meilleure façon d'être photographié avec ses parents, quand on est très petit et très timide ?

La photographie que je tiens entre les mains, m'est connue depuis longtemps, depuis plus longtemps encore que je puisse me souvenir, d'avant ma mémoire consciente. Car je me la suis appropriée depuis mon plus jeune âge. J'ai remonté le temps avec elle, jusqu'à ma naissance et même au-delà. J'ai acquis le sentiment qu'elle existait depuis toujours. On ne me voit pas sur la photo et pourtant, je suis là, caché bien au chaud dans le ventre maternel aux sources duquel j'ai puisé toutes mes forces et mes plus lointains souvenirs. Ma mère porte le sourire confiant des espérances proches, elle laisse aller son épaule contre celle de mon père, ébloui de sa nouvelle vie et de celle qui s'élabore en silence.

Un jeune couple s'apprête à déjeuner. Les assiettes ont un décor simple de damier aux cases blanches et roses. Je sais que le rose était du passé et que les assiettes étaient rustiques. Le plat principal devant eux, au centre de la table, n'est pas encore entamé. Quatre verres ballons sont disposés sur les côtés, deux pour le couple, les deux autres, plus proches, pour les invités qui possédaient un appareil photo et dont j'ignore encore le nom. À demi-remplis de vin rouge, ils attendent, eux aussi, la prise de vue. Ces verres en cristal gravé de rameaux feuillus ont été reçus en cadeau de mariage.

Les regards de mes parents ne sont plus destinés au photographe, mais à moi qui cherche une confirmation.

Je retourne la photo, relis la date : *Janvier 1947*

puis la légende : *Bonheur et sérénité !*

Je ne me lasse pas de contempler l'écriture de ma mère, hâtive et toute hérissée de volonté.

Il est temps que j'écoute mon enfance et que j'écrive ce qu'elle me soufflera, en démêlant les lointains enchevêtrements de ma mémoire.



Mes parents se sont rencontrés sur un terrain de tennis en terre battue, installé au milieu d'arbres fruitiers et de jardins ouvriers. Ma mère remarqua un beau jeune homme à la carrure étroite et dont elle disait, pour elle-même : « Que ce garçon est mince ! » Elle ne se doutait pas qu'il traverserait la guerre et cinq ans de captivité en Allemagne. Mon père remarqua une belle jeune femme, sûre d'elle et sportive. Elle pratiquait la natation, le ski et ... le tennis.

À peine mes parents eurent-ils le temps de faire connaissance, que mon père était mobilisé le 2 septembre 1939. Combien de parties de tennis ont-ils eu le temps de disputer ? Combien d'échanges rapides, quand la balle siffle au ras du filet à la recherche du point gagnant ? Combien de contrepieds et de glissades qui déclenchent les rires fous de la jeunesse ? Combien de rafraichissements pris en groupe puis en tête à tête, après une partie acharnée ? Ont-ils pu échanger quelque chose de plus que des sourires, que les émanations de leurs sueurs lorsqu'ils se reposaient à l'ombre d'un cerisier ? Nul ne le sait plus. Eux-mêmes ignoraient qu'ils ne resteraient pas seulement d'anciens partenaires de tennis.

Ma mère lui écrivait en tant que marraine de guerre. Leurs premières lettres sont tout en retenue : Cher Monsieur... Chère Mademoiselle... Un léger indice dans la lettre de mon père du 26 avril 1940 : *J'ai cueilli quelques violettes de Franche-Comté à votre intention et j'espère qu'elles seront auprès de vous les fidèles interprètes de mon amitié.* Souvenir revivifié par ma mère le 3 juillet 1945, qui cite aussi des vers de *La Princesse lointaine* qu'elle attribue à Maurice (!) Rostand. Mon père répond : *Pendant cinq ans, vous avez gardé votre secret d'Amour. J'en suis bouleversé, les yeux humides, et j'éprouve le désir immense de vous embrasser comme un fou...*

La Libération rend les lettres suivantes, exubérantes et émouvantes de leur vie amoureuse intime. Une soirée sur les rives de la Loire a toujours gardé, pour eux, le goût de ce qui n'est pas racontable aux enfants, mais hautement jouissif à se souvenir. Le goût de la première nuit merveilleuse.

Les rendez-vous sont fixés par des lettres qui avaient retrouvé l'habitude d'arriver le lendemain de leur dépôt à la Poste. Mon père termine ainsi sa lettre

du 11 juillet 1945 : *Je t'attendrai au parc, puis nous irons déjeuner ensemble... À samedi, ma petite fille !...* Surprenante appellation pour des amoureux non adolescents, mais prisée à l'époque, si j'en crois les écrivains épistoliers. Jean Giono, en février 1940, à Blanche Meyer : *Tu es malade, ma petite fille, et je ne suis pas près de toi.* Albert Camus à Maria Casarès en juillet 1945 : *Je songe à la petite fille aimée que tu représentes à mes yeux.*

Le dernier camp où mon père a séjourné était le Stalag VI F à Bocholt. Cette ville est située en Rhénanie Westphalie, près de la Hollande, à 470 km de Berlin. Mais le camp n'a été libéré que le 24 avril 1945, très proche du 8 mai. Mon père fut rapatrié en France et examiné médicalement par la Croix Rouge le 25 avril. Deux ans après, jour pour jour, je serai concerné. Retour en train vers Saint-Etienne depuis la gare d'Austerlitz, le lendemain. Démobilisation le 1<sup>er</sup> mai 1945. Mon père a souvent raconté ces épisodes, mais, pour les dates et lieux précis, je viens de retrouver une enveloppe, estampillée de sa belle et très lisible écriture : *Papiers militaires.*

Mes parents se sont mariés à la mairie de Saint-Etienne, le 1<sup>er</sup> décembre 1945, de façon discrète, semble-t-il. En présence de deux témoins, découverts récemment sur l'acte de mariage : Alfred, cafetier au Continental, place du Peuple, dont je n'ai jamais entendu parler et Gilbert, grand ami de mon père, à coup sûr l'auteur de la photographie qui débute ce récit. Religieusement, paroisse Saint-Ennemond, église de Montaud à Saint-Etienne, le 3 décembre suivant.

Dans le village de Saint-Galmier où s'installèrent mes parents, beaucoup de personnes découvrirent, après coup, qu'ils étaient mariés. À une dame qui félicitait ma mère et lui prédisait un enfant dans l'année, elle répondit qu'il n'en était pas question dans l'immédiat. J'aime à penser que mes parents voulaient prendre du bon temps, après la séparation de la guerre et avant les charges familiales. Ils se rendaient au Casino qui avait repris du service festif après avoir abrité la Kommandantur sous l'Occupation.

Mes parents aimaient danser la valse, le tango, comme je l'ai compris plus tard, lors d'un mariage. Pour se reposer et changer d'émotion, ils quittaient la

grande salle de bal dont la vue s'ouvrait sur le parc et allaient jouer à la roulette. Ma mère nous a expliqué souvent, en guise de leçon, sa façon de ne pas perdre d'argent. Elle engageait une somme assez faible, transformée en jetons. Quand la chance lui souriait, elle savourait la montée de ses gains, au volume du tas qui grandissait devant elle. Dans l'ignorance totale du plus gros bénéfice possible, elle s'amusait beaucoup à approcher la fortune, au rythme des appels du croupier : « Mesdames et Messieurs, faites vos jeux » puis : « Rien ne va plus ! » La fortune finissait par fondre, irrémédiablement, sur le tapis vert et sous l'évidence des lumières des lustres. Lorsque la mise initiale était retrouvée, ma mère arrêta de jouer et récupérait les deux ou trois billets qu'elle avait engagés. Gain financier nul, perte nulle, mais frisson d'un soir.

Le frisson tourna au vent de folie, une fameuse nuit. Les joueurs se mirent à gagner très souvent, trop souvent pour le banquier qui craignait l'épuisement de ses réserves quand les heureux gagnants voudraient récupérer leurs gains. Cette nuit extravagante, la banque fut en défaut de paiement. Le directeur, juché tout en haut des escaliers qui dominaient la salle de jeux, lança, d'une voix théâtrale qui replongea ma mère dans les meilleures répliques de Sacha Guitry :

« Mesdames et Messieurs, les caisses sont vides ! »

Je ne sais pas comment cela s'est terminé, les témoignages sont toujours trop partiels pour ne pas nous laisser sur notre faim. Mais, le lendemain matin, tout un chacun devait chercher de quoi manger, avec les tickets de rationnement disponibles. Dans des boucheries vides, comment trouver de la viande ? Mon père avait conservé ses relations de chasse d'avant-guerre et, un dimanche, avec ma mère, ils étaient partis à bicyclette chercher du ravitaillement dans une ferme de la plaine, sur les bords bien connus de la Loire. Au retour, les sacs, remplis de pommes de terre, d'un saucisson et d'un jambon, pesaient peu. Hum... l'avant-goût du jambon après cinq années de disette donnait des ailes aux vélos. Mais il fallait compter avec les gendarmes qui interdisaient les trafics. Ma mère avait peur et demandait à mon père d'accélérer quand elle les aperçut sur une route parallèle à la leur, mais qui la coupait au prochain carrefour. L'infini était proche. Mon père s'est montré rassurant : ils ne vont pas poursuivre un ancien prisonnier de guerre, sinon, il aurait des arguments ! Finalement, ils n'ont pas été inquiétés et mes parents ont pu savourer de belles tranches de jambon cru. C'est la même joie simple qui me saisit lorsque j'en découpe avec



un grand couteau dont je viens de parfaire l'aiguisage en le passant sur l'affiloir, ainsi que mon père me l'a montré.

Pendant la semaine de congés payés du mois d'août 1946, mon père voulut montrer à son épouse l'endroit précis où il était passé de sergent de l'Armée Française à l'état de prisonnier de guerre, *Kreisgefangen*. Le Markstein est actuellement une station de sports d'hiver à 1200 mètres d'altitude, dans le massif des Vosges, près du Grand Ballon, son point culminant. En 1940, c'était une position militaire, orthographiée Marckstheim, et c'est là que mon père était retranché, avec sa compagnie. Un ami avait proposé de s'enfuir avec lui : des vivres et un pistolet chacun étaient suffisants pour rejoindre l'arrière. Mon père avait perçu le regard triste des trois soldats sous ses ordres, ses hommes, qui déjà, se sentaient abandonnés. Et comment évaluer les chances de réussite d'une telle escapade ?

Le découragement était profond dans les rangs français quand il fallut se désarmer devant les Allemands, le 21 juin 1940. Un des hommes sous ses ordres et qui avait rendu ses armes, se pencha en avant pour ajuster ses bandes molletières. Le soldat allemand à ses côtés ne comprit pas son geste et lui asséna un violent coup de crosse sur la nuque. Le Français s'écrasa au sol dans la boue. Mon père se leva d'un bond et protesta d'une voix forte. L'Allemand se retourna, arma son fusil d'un bruit sec, et sans équivoque, le mit en joue. Ces fusils de guerre qui portent à plus d'un kilomètre sont impitoyables à dix mètres. Un silence oppressant se répandit de proche en proche, les sentinelles redoublaient de vigilance, les nerfs à vif.

Chasseur dans les temps heureux, mon père eut le temps de se dire : « Cette fois, c'est moi le lapin ! » Les bras légèrement écartés du corps, paumes des mains tournées vers le tireur, il gardait la tête droite. Le regard dominateur de l'Allemand rencontra le regard clair de mon père. Sa sérénité fut assez déconcertante pour faire fondre l'agressivité de l'autre. Le soldat allemand baissa lentement son arme sans relâcher la pression de son regard.

*Mon père, ce héros au sourire si doux* aimait citer cet alexandrin de Victor Hugo, premier vers du poème *Après la bataille*.

En quelques secondes, le fil préliminaire à ma naissance fut menacé d'une

rupture subite, puis renoué par l'enchantement d'un conte dont les enfants réclament la suite. Ma présence au monde est liée au geste de clémence d'un soldat victorieux, ennemi de mon père quelques heures auparavant. Je suis en train d'écrire un texte qui aurait pu ne pas exister, mais que d'autres auraient pu écrire à ma place.

Les amis qui avaient invité mes parents, avaient de jeunes enfants qui couraient en tous sens au sommet du Markstein et le pèlerinage n'avait pas eu le recueillement voulu par mon père et attendu par ma mère. Elle le regrettait sincèrement mais sans amertume. Avant que je ne sache parler, elle m'avait appris à montrer sur une gravure de la cathédrale de Strasbourg où « maman est montée » et « papa encore plus haut ». Je ne peux que me réjouir que les vacances du mois d'août 1946 fussent favorables à ma conception.